



Entre mémoire et fiction. Un épisode méconnu du génocide des Arméniens, la résistance du Musa Dagh

Jean-Marc Lafon

► To cite this version:

Jean-Marc Lafon. Entre mémoire et fiction. Un épisode méconnu du génocide des Arméniens, la résistance du Musa Dagh. Gérard Dédéyan; Carol Iancu. Du génocide des Arméniens à la Shoah. Typologie des massacres du XXe siècle, Privat, 2015, Regards Sur L'Histoire, 9782708969551. hal-03525367

HAL Id: hal-03525367

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-03525367>

Submitted on 13 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre mémoire et fiction :
un épisode méconnu du génocide arménien,
la résistance du Musa Dagh

« Qu'il relève du domaine de l'imaginaire ou de celui de la mémoire, ce roman est un chef d'œuvre ». Ainsi débute la préface d'Elie Wiesel au roman historique de Franz Werfel, *Les quarante jours du Musa Dagh* (paru à Vienne à la fin de novembre 1933) racontant la farouche résistance de quelques milliers d'Arméniens sur une montagne de Cilicie. Ce fut l'un des rares épisodes « heureux » du génocide de 1915, avec la délivrance des défenseurs de Van grâce à une offensive russe du général Nikolaïev, en mai 1915.

Cet ouvrage tient une place cruciale dans la Mémoire d'un peuple longtemps privé de patrie, voué à la diaspora et victime d'un génocide oublié, voire occulté, jusqu'à sa redécouverte par l'Europe, dans les années 1980. Il suffit d'évoquer, en parallèle, le rôle du rappel du sacrifice de Massada dans la préservation de l'identité juive. Vahakn Dadrian¹ dit y avoir trouvé l'origine de sa vocation d'historien. Les spécialistes du sujet paraissent, à l'instar d'Yves Ternon², considérer l'ouvrage de Werfel comme historique. Ils y renvoient le lecteur après un bref résumé, l'inscrivant dans la continuité des mouvements d'autodéfense de 1862, 1895 et 1909. Unique spécificité, l'intervention des belligérants européens : une escadre alliée libère et évacue les Arméniens tandis que, fait moins connu (et absent du roman), le major Wolffskeel von Reichenberg supervise le siège, après avoir dirigé le bombardement d'Urfa, autre foyer de résistance³.

Certes, une lecture attentive du texte de Werfel (édition utilisée : Livre de Poche, 1989) permet de retrouver les échos des relations de Lepsius et Toynbee⁴ et des archives allemandes et anglaises, collectées et publiées par leurs soins. Il convient toutefois de relativiser l'objectivité de ces sources : silences du pasteur Lepsius, disputes sur l'authenticité des télégrammes Andonian, aveu postérieur de Toynbee⁵ d'avoir effectué à son insu un travail de contre-propagande, en réponse à l'exploitation allemande des pogroms perpétrés par les armées russes dans les « États Baltes » et en « Pologne » en 1915. En outre, le sujet est fertile en polémiques sur la nature des persécutions ottomanes : massacres traditionnels ou génocide. Ce dernier est nié par la plupart des historiens turcs⁶ mais aussi par des chercheurs occidentaux réputés comme Bernard Lewis et Xavier de Planhol⁷.

¹ Vahakn Dadrian, *Histoire du génocide des Arméniens : conflits nationaux des Balkans au Caucase*, Paris, Stock, 1996, préface p. 11.

² Yves Ternon, *Les Arméniens*, Paris, Seuil, 1986, p. 286.

³ Seule participation attestée du corps expéditionnaire allemand au génocide, selon Isabel V. Hull, *Absolute Destruction: Military Culture and the Practices of War in Imperial Germany*, Ithaca, Cornell University Press, 2005, p. 279.

⁴ Johannès Lepsius, *Rapport secret sur les massacres d'Arménie (1915-1916)*, Paris, Payot, 1987 et Arnold Toynbee, *Les massacres des Arméniens, 1915-1916* (1930), Paris, Payot, 1987.

⁵ Dans *Acquaintances*, Oxford University Press, 1967, p. 103.

⁶ Esat Uras, *The Armenians in History and the Armenian Question*, Istanbul, Documentary Publications, 1988. Sur l'historiographie turque, voir Etienne Copeaux, *Espace et temps de la maison turque. Analyse d'une historiographie nationaliste, 1931-1993*, Paris, CNRS Éditions, 1997.

⁷ Les convictions (controversées) de B. Lewis figurent dans *Le Monde*, 16/11/1993 et 01/01/1994. X. de Planhol les suit partiellement : « lorsque, devant l'état insurrectionnel de la population et l'assistance qu'elle apportait aux troupes russes, le gouvernement ottoman ordonna sa déportation en masse dans les provinces méridionales, provoquant la mort d'au minimum plusieurs centaines de milliers de personnes à la suite de massacres et de mauvais traitements. », *Minorités en Islam, géographie politique et sociale*, Paris, Flammarion, 1997, p. 395.

Un roman engagé qui fait autorité sur un élément secondaire d'un drame, utilisé par son auteur comme le révélateur d'une réalité effroyable, au nom d'un nécessaire devoir de mémoire. Un récit construit comme une tragédie antique, où s'installe, dès les premières lignes et l'image des anémones, « flots couleur de sang » parsemant la montagne de Moïse, l'attente de la catastrophe, régulièrement scandée par des versets de *l'Apocalypse*. Un roman historique, enfin, posant d'emblée l'ambiguïté d'un genre, dialectique entre recreation, restitution et fiction, que Lukács n'a que partialement défini dans une étude pionnière⁸. Telles sont les pistes de lecture que je compte explorer dans ces pages. J'envisagerai d'abord la mise en place du contexte, puis la structure du roman, composée de figures mythiques entrelacées. Enfin, je serai à même d'éclairer les enjeux du choix de Werfel, dans son utilisation des sources dont il a pu disposer. La principale difficulté, à ce niveau, vient de son usage de citations indirectes et de noms généralement inventés pour ses personnages, ainsi que de l'absence de l'appareil critique auquel nous sommes désormais habitués, chez Robert Merle, Pierre Naudin ou Michel Peyramaure, pour s'en tenir à des exemples français.

Il s'agit là d'une nouvelle version d'un travail déjà publié⁹. Si la structure d'ensemble demeure à peu près inchangée, elle a profité de la consultation de sources complémentaires et d'une bibliographie actualisée¹⁰. Par ailleurs, de nouvelles lectures de l'œuvre de Werfel ont infléchi certaines de mes analyses, preuve de sa richesse et, bien sûr, l'évolution de la personnalité de l'historien a également joué : « *Pour ceux qui entrent dans les mêmes fleuves, autres et toujours autres sont les eaux qui s'écoulent* ». Afin de ne pas multiplier les notes infrapaginales, les références au roman seront intégrées au texte, entre crochets.

1. Le génocide sous l'angle du roman historique

L'écriture des *Quarante jours du Musa Dagh* démontre un effort délibéré de réaliser un roman historique. Le récit de l'exploit des villageois arméniens n'est qu'un prétexte pour la mise en situation du génocide. Il ne concerne d'ailleurs que le livre II, après près de 350 pages d'exposition, et le livre III, sauf deux digressions – les efforts vains du pasteur Lepsius (chapitre 1) et l'odyssée des messagers (chapitre 2) –.

De fait, Werfel joue constamment sur l'emploi de trois échelles pour mener sa narration. Le niveau international souligne l'ingérence étrangère dans l'Empire Ottoman, comme l'une des raisons du génocide. La discussion entre Lepsius et des dignitaires ottomans [Werfel, 628-630] explique ainsi l'altération des rapports entre Turcs et Arméniens suite au congrès de Berlin¹¹. Dadrian insiste, lui aussi, sur l'ambiguïté de l'attitude des Européens, mêlant préoccupations humanitaires, rivalités économiques, oppositions politiques et sur l'incapacité pratique à faire respecter leurs beaux principes qui en résultait vis-à-vis des minorités chrétiennes du Proche-Orient (et des Balkans). Mais Werfel y trouve surtout l'occasion de dénoncer la Raison d'État, l'hypocrisie et la lâcheté des gouvernements. Les « *monstres froids* » jouent désormais le rôle de la fatalité antique. En se référant à *l'Iliade*, Werfel intitule « intermède des Dieux » les deux chapitres symétriques qui voient les efforts de Lepsius pour sauver les Arméniens ruinés devant les intérêts conjugués des Turcs et des

⁸ *Le roman historique* (1937), Payot, 1965. Pour un jugement critique sur Lukács et une réflexion élargie sur ce genre littéraire, voir Michel Vanoosthuyse, *Le roman historique : Mann, Brecht, Döblin*, Paris, PUF, 1996.

⁹ Jean-Marc Lafon, « Roman, histoire et mémoire : un épisode méconnu du génocide arménien, la résistance du Musa Dagh », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 202-203, 2001, p. 137-153.

¹⁰ Vincent Duclert, « Les historiens et la destruction des Arméniens », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 81-1, 2004, p. 137-153 ; Jay Winter, « Génocide arménien », *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Jean-Yves Le Naour (éd.), Paris, Larousse, 2008, p. 236-238.

¹¹ Le nationalisme européen a déteint sur les Jeunes Turcs, en leur proposant une conception raciale de la Nation ; d'où le discours secret de Talaat lors du congrès de l'*Ittihad*, à Salonique (août 1910) : l'égalité entre musulmans et autres confessions est jugée irréalisable, au profit de « l'ottomanisation » forcée.

Allemands. Nous voyons ensuite la Turquie en guerre, luttant pour sa survie¹², avec de fréquentes mentions des différents fronts (Dardanelles, Caucase, Mésopotamie...) où ses troupes sont engagées. Pourtant, cette situation critique est mise à profit par les Jeunes Turcs afin d'en finir avec les Arméniens. Le dernier niveau, local, correspond à la plaine d'Adana, avec les sept villages arméniens, au Musa Dag, et aux villes d'Antioche, siège provincial du pouvoir répressif turc, et d'Alexandrette, dont le port et les consuls neutres incarnent l'espoir pour les assiégés. Ce jeu sur les échelles est une des ressources du roman historique, que Robert Merle utilisera avec succès dans sa saga *Fortune de France* (1977-2004). Il permet d'intégrer les individus, leur environnement social et familial dans la trame des événements.

Un autre intérêt de l'œuvre de Werfel réside dans sa capacité à fournir un modèle du génocide arménien propre à en dégager la spécificité. « Inaptes à gouverner mais adeptes de la violence dans sa forme la plus extrême, les autorités ottomanes développaient un mode de pouvoir qui visait toujours la collectivité entière, identifiée en son ensemble à ceux qui avaient eu recours à des actes de violence et de vengeance »¹³. Werfel en fait une démonstration pertinente, à partir du cas de Zeïtoun¹⁴, rappel insupportable d'un succès de l'autodéfense arménienne en 1895. Aux provocations turques, toujours croissantes, répondent des réactions arméniennes limitées, qui déclenchent une répression démesurée (arrestations, tortures, recherche illusoire d'armes et de bombes...), sous prétexte d'un complot. L'entreprise suscite d'abord l'élimination discrète ou ostentatoire des notables, chefs potentiels de la résistance, et le désarmement des conscrits arméniens (généralisé dès janvier 1915), affectés à des tâches auxiliaires et humiliantes. Elle s'achève enfin en déportations massives vers des lieux marécageux ou désertiques impropres à l'installation de citadins ou de paysans¹⁵. Deux anecdotes illustrent bien la cruauté délibérée de ces mesures. Celle du fiancé déguisé en femme pour rester avec sa bien-aimée, découvert et massacré devant elle, est reprise du récit de deux religieuses et infirmières allemandes [Werfel, 188, d'après Lepsius, 56]. La seconde¹⁶ traduit la détresse des déportés : à Deir-es-Zor, ils triaient les grains d'orge non digérés dans le crottin des chevaux.

Surtout, ses personnages soulignent qu'une logique d'extermination est désormais à l'œuvre : « je comprends seulement que le gouvernement projette contre notre peuple un coup tel que même Abdul Hamid n'a pas osé en porter » [Werfel, 99]. De même, le prêtre Ter Haigasoun distingue les massacres impulsés par le « grand seigneur » en 1894-1896, anarchiques, officieux et ponctuels, de la déportation planifiée, étatisée [Werfel, 242-243, voir aussi 141, 165, 303 et 606]. Contrairement, sans doute, à la plupart de leurs contemporains, ils pressentent alors l'avènement de ce que la diaspora nommerait le « Grand Mal » (*Medz Yeghern*). Reste que ce procédé présidait déjà aux massacres, au point d'être intériorisé par la minorité arménienne dans le jeu de Khan Pacha, certes rite de socialisation¹⁷ mais qui devait aussi assumer un rôle de distanciation par rapport à une précarité sociopolitique angoissante.

¹² On ne saurait sous-estimer les difficultés de l'Empire durant la guerre : déficit financier, forte dépendance envers l'industrie militaire des Empires Centraux (déjà soulignée par Werfel), manque de cadres, instruction sommaire des troupes, défaillances des réseaux de transport... Voir Odile Moreau, « L'effondrement germano-turc, vu par un officier allemand », *Revue Historique des Armées*, 3, 1998, p. 43-48.

¹³ Dadrian, *Histoire du génocide...*, op. cit., p. 220.

¹⁴ Le récit de Werfel, p. 106-119, suit de près celui de Lepsius, op. cit., p. 10-17. Le « faux complot » est dénoncé par Lepsius p. 32, 66, 68, 136, 138, 142, etc., et les documents 24, 31, 38 et 53 du *Livre bleu du gouvernement britannique concernant le traitement des Arméniens dans l'Empire ottoman (1915-1916)*, J. Bryce et A. Toynbee (éd.), Paris, Payot, 1987.

¹⁵ Raymond Kévorkian, « Camps de concentration de Syrie et de Mésopotamie (1915-1916) : la deuxième phase du génocide », *L'actualité du génocide des Arméniens*, Créteil, EDIPOL, 1999, p. 177-218.

¹⁶ *Livre bleu...*, op. cit., doc. 73, p. 520, repris par Werfel p. 635-636.

¹⁷ Anahide Ter Minassian, « Les jeux des adolescents arméniens de l'Empire ottoman », in *Vivre dans l'Empire ottoman, sociabilités et relations intercommunautaires, XVIII^e-XX^e siècles*, François Georgeon et Paul Dumont (éd.), Paris, L'Harmattan, 1997, p. 195-212.

Le roman établit également un schéma actantiel simple, proche des origines du genre, le roman de cape et d'épée ou d'aventures « exotiques », apparu au cours du XIX^e siècle. Les romans d'aventures de Karl May et d'Edward Bulwer Lytton étaient d'ailleurs très appréciés du jeune Werfel. Ils avaient pour objectif de susciter la compréhension immédiate du lecteur et son empathie pour le héros. Werfel s'efforce cependant d'éviter tout manichéisme dans son analyse des événements. Le tableau suivant, synthétisant les indications dispersées à travers la narration, présente son approche des faits.

Tab. 1 : Sociologie d'un génocide

	Bourreaux (Turcs)	Braves gens (Turcs)	Victimes (Arméniens)
Décideurs	<i>Ittihad</i> (Enver, Talaat), ancienne alliée politique des Arméniens ¹⁸	Djémal, par rivalité (et divergence diplomatique) avec Enver Officiers et administrateurs de carrière	-
Complices actifs/passifs	Bourgeoisie occidentalisation et laïque (Jeunes Turcs)	-	Bourgeoisie et négociants, soumis ; haut clergé (informé mais gardant le silence et condamnant la résistance)
Agents stipendiés	Gendarmes (<i>Saptiehs</i>) Nervis (<i>Tchettés</i>)	-	-
Agents volontaires	Kurdes ¹⁹ , Tchétchènes, Tcherkesses Réfugiés balkaniques (<i>mouhadjirs</i>) Nationalistes arabes	-	Déserteurs indociles et pillards, « alliés objectifs » de l' <i>Ittihad</i>
Opposants	-	Certains Vieux Turcs Petit peuple rural, voisin et solidaire des Arméniens, compatissant malgré une législation désormais répressive ²⁰ .	Paysans montagnards habitués à certaine autonomie (Zeïtoun, Sassoun, Van, Urfa...)

Werfel élabore dès lors une typologie des motivations du génocide, au-delà de l'alibi récurrent du « Complot arménien » destiné à l'opinion internationale représentée sur place par les missionnaires, médecins, infirmières, et consuls allemands ou neutres²¹. Depuis Istanbul, la volonté exterminatrice du Comité Union et Progrès est relayée et favorisée par une série d'éléments.

❖ L'obéissance des fonctionnaires : « l'essence même du fonctionnaire amorphe consiste précisément à refléter le caractère de son supérieur du moment, sans en avoir un vraiment à lui » [Werfel, 110, idem 749], même s'il omet de mentionner l'entreprise systématique de noyautage de l'administration par les Jeunes Turcs depuis 1908. Dans cette « liturgie de la soumission », selon la formule d'Y. Ternon²², il y eut pourtant

¹⁸ Il y eut une alliance informelle entre le parti Dashnakzagan arménien et les Jeunes Turcs, comme le montre le cas du député Vartkès (Ohannés Seringulian), ami de Talaat, cependant arrêté à Constantinople et exécuté près d'Urfa. Werfel y fait une rapide allusion p. 99.

¹⁹ Mais la secte kurde des Yézidis protégea les persécutés, Cf. Ternon, « L'impossible sauvetage des Arméniens de Mardin. Le havre du Sindjar », in *La résistance aux génocides. De la pluralité des actes de sauvetage*, Jacques Sémelin, Claire Andrieu & Sarah Gensburger (éd.), Paris, Presses de la FNSP, 2008, p. 399-409, p. 407-408.

²⁰ Werfel s'attache à signaler, p. 671, les châtiments prévus pour l'aide apportée aux déportés en cours de « transfert » (bastonnade, arrestation, voire exécution) dès les prémices du génocide.

²¹ Voir Hans-Lukas Kieser, « Le petit monde autour d'un hôpital missionnaire : Urfa (1807-1922) », *Vivre dans l'Empire ottoman*, op. cit., p. 213-236.

²² Ternon, *L'État criminel, les génocides au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1995, p. 114.

plusieurs cas de mutation voire de destitution causés par des attitudes trop bienveillantes à l'égard des Arméniens : près de la moitié des sous-préfets du *vilayet* de Diarbékir furent ainsi éliminés, dont trois assassinés²³. Werfel fournit comme exemple la mutation du *wali* (gouverneur) d'Alep, Djélal Bey, le 4 juin [Werfel, 150].

- ❖ Le mépris d'un peuple guerrier envers des marchands et des boutiquiers dont l'évidente prospérité se ferait au détriment de l'Empire, et donc qualifiés d'usuriers et de vampires²⁴. L'accusation est reprise de l'époque hamidienne et des actions de boycott du grand commerce arménien à partir de 1908, censées favoriser l'essor économique ottoman²⁵.
- ❖ La volonté de s'emparer des biens de la prospère communauté arménienne, officialisée par la *loi temporaire d'expropriation et de confiscation* votée le 10 juin 1915. Dès lors, Enver semble mépriser la désorganisation de l'économie ottomane produite par le génocide [Werfel, 168-169]
- ❖ La soif de pillage, dans une économie de *razzia* familière aux tribus arabes et kurdes, protégées et stipendiées par le pouvoir, depuis l'époque hamidienne.
- ❖ La violence sexuelle, contre des jeunes filles victimes de viols collectifs ou réservées aux harems des notables, par le biais de véritables marchés aux esclaves, comme ceux organisés à Harpout et Mezreh. D'autre part, plusieurs milliers de jeunes filles ou jeunes femmes occidentalisées et polyglottes furent mariées de force à des membres ou partisans de l'*Ittihad*, afin de « fortifier » la Nation en construction.
- ❖ Enfin, le fanatisme religieux contre les *ghiavours* (infidèles) fut instrumentalisé par des Jeunes Turcs laïcs sinon athées. Cela expliquait la transformation des églises en mosquées et les conversions forcées, offrant une possibilité de survie aux femmes et aux enfants arméniens : la persécution des Arméniens était d'ordre identitaire plutôt que racial, en conformité avec l'eugénisme des Jeunes Turcs (voir *supra*). Rappelons en outre que les Ottomans ont proclamé la guerre sainte contre l'Entente depuis le 23 novembre 1914.

Si le mot de génocide n'a évidemment pas encore d'existence juridique, Werfel décrit très lucidement les divers aspects du phénomène, en suivant Lepsius. Ses personnages arméniens soulignent, on l'a vu, la métamorphose des persécutions entre 1896 et 1915. Les pratiques mêmes des persécuteurs connaissent une évolution significative, de la brutalité aveugle à une violence méthodique, calculée et distanciée, notamment de la part du *mudir* (chef de la police) roux [Werfel, 303-307, 319]. Pour sa part, Lepsius, durant son entrevue avec Enver, où il subit un véritable cours de Realpolitik, préfère insister sur la continuité :

« Le champ des opérations militaires ! [...] Voilà la seule nuance nouvelle. Tout le reste, Zeïtoun, la haute trahison, les menées secrètes, tout ça on l'avait déjà entendu. Abdul Hamid savait manier ces moyens avec une maîtrise incomparable quand les Arméniens, de temps en temps, devaient en passer par là » [Werfel, 165].

Mais l'opinion de Werfel sur la nature du crime ne fait aucun doute, d'autant plus qu'il évoque, en plus de la « purification ethnique » déjà largement pratiquée dans les Balkans²⁶, une autre composante essentielle du projet politique de l'*Ittihad*. Car l'existence de

²³ Raymond Kévorkian, « L'opposition de fonctionnaires ottomans au génocide des Arméniens », *La résistance aux génocides...*, op. cit., p. 205-220, p. 212-213.

²⁴ Stephan H. Astourian, « Sur la formation de l'identité turque moderne et le génocide arménien : du préjugé au nationalisme moderne », in *L'actualité du génocide...*, op. cit., p. 34-55.

²⁵ Bernard Bruneteau, *Le siècle des génocides. Violences, massacres et processus génocidaires de l'Arménie au Rwanda*, Paris, A. Colin, 2004, p. 65.

²⁶ Georges Prévélakis, « Le processus de purification ethnique à travers le temps », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 217, 2005, p. 47-59.

« provinces arméniennes » constitue un obstacle à la réalisation du « Turkestan », rêve expansionniste pantouranien visant à rassembler toutes les populations turcophones d'Asie centrale, dont il affirme aussitôt le caractère chimérique [Werfel, 169-170, 178]. Or, c'est là une différence supplémentaire avec les pratiques d'Abdul Hamid²⁷.

Enfin, cette oeuvre représente un jalon essentiel dans l'élaboration du roman historique. Car s'il utilise les recettes du genre, surhomme, exploits, manichéisme, c'est pour mieux les détourner. À ses constants changements d'échelle, ses confrontations récurrentes de points de vue (Arméniens résignés ou résistants/Européens et Turcs/représentants des Empires Centraux et de l'Entente/Jeunes Turcs et Vieux Turcs/massacreurs et honnêtes gens), son érudition, son souci de la psychologie des personnages, on mesure le changement survenu. Seul Soljénitsyne fera preuve d'une ambition comparable afin d'évoquer la Révolution russe, pour un résultat final beaucoup moins maîtrisé.

De fait, si l'on reprend la typologie élaborée par Michel Vanoosthuyse, l'oeuvre de Werfel démontre sa richesse. Dans l'ensemble, elle s'apparente au roman « exemplaire » en jouant sur l'analogisme et l'abstraction par l'opposition de personnages symboliques. Une série d'indications orientent le lecteur vers une interprétation actuelle de l'intrigue (voir *infra* 4). Par ailleurs, Werfel refuse toute perspective historiciste, en privilégiant le biais de l'épopée. Il s'inscrit donc dans une tradition représentée par Lion Feuchtwanger ou Heinrich Mann. Pourtant, la structure polyphonique du roman, par l'exposition de nombreux points de vue, peut déboucher ponctuellement sur des séquences « délibératives » illustrant « *la dissolution de toute certitude particulière* », à l'instar du *Novembre 1918 : une révolution allemande* de Döblin. C'est le cas, en particulier, de l'entrevue de Lepsius et des Vieux Turcs, qui débouche sur une mise en cause des responsabilités de l'Occident dans la question arménienne. Il ne faudrait pas pour autant généraliser une telle démarche, elle témoigne surtout de la part de Werfel d'un sens de la nuance.

Par sa volonté de dévoiler les racines du Mal, plutôt que d'imposer un impératif moral, on pourrait le rapprocher de Brecht. Ainsi, des passages confrontent le lecteur directement à la propagande turque, discussion de notables au hammam, arguments d'Enver ou du diplomate allemand adressés à Lepsius... Notons que Werfel n'exploite pourtant que très peu la distanciation ; il prend toujours soin de désamorcer aussitôt tout risque de confusion : ainsi, Gabriel Bagradian réfute immédiatement, au hammam, les allégations des chefs locaux de l'*Ittihad*. Par le biais de son héros, l'auteur se montre par là porteur d'une vision traditionnelle de l'intellectuel engagé.

2. L'utilisation romanesque des mythes comme vecteurs de mémoire

Pour l'épisode même du Musa Dag, sa lecture par Werfel frappe par son originalité. Elle s'appuie sur une armature de mythes et de réminiscences, en filigrane, des lectures ayant marqué son adolescence comme des thèmes majeurs de la littérature de l'orée du XX^e siècle. Car « Réels ou inventés, partiellement inventés ou composites, les faits et les personnages s'inscrivent finalement dans une typologie idéale »²⁸.

Variations autour de la figure du Sauveur

Ainsi le personnage principal, Gabriel Bagradian, évoque d'abord Gobineau par son caractère de « fils de roi », sa filiation avec la dynastie médiévale des Bagratides, symbolisée par la monnaie d'argent à l'effigie d'Ahot Bagratouni, qui lui servira de talisman et dont la perte annoncera sa « chute ». Il faut y ajouter sa conviction précoce d'être investi d'une mission prédestinée, guider et protéger les siens.

²⁷ Ben Kiernan, « Sur la notion de génocide », *Le Débat*, 104, 1999, p. 179-192, p. 188.

²⁸ Lucian Boia, *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 26.

« J'ai acheté jadis ce traité de tactique sans le moindre pressentiment, parce que sa couverture me plaisait ou que cette matière inconnue m'attirait, bien que je ne me sois aucunement alors intéressé à la science militaire. Et pourtant à l'heure de cette emplette, mon destin indépendant de ma volonté a agi sagement par son intermédiaire. Oui, mon kismet semble vraiment terminé dans sa totalité, depuis A jusqu'à Z. Car déjà en 1910, il m'a amené devant la vieille librairie du Quai Voltaire et m'y a arrêté, tout simplement parce que je devais avoir besoin plus tard de ce livre pour la réalisation de ses stades futurs » [Werfel, 407].

« Mais à présent, ce n'était plus lui qui parlait – et cette pensée lui conférait un grand calme – c'était la puissance mystérieuse qui l'avait amené là par les longs détours des siècles sans nombre et par le détour plus bref de sa courte vie » [Werfel, 245].

Par là, Bagradian révèle sa proximité du monde de Kipling : il accomplit en lui la jonction de l'Occident et de l'Orient. D'esthète décadent, oisif, immergé dans la vie parisienne, il se métamorphose en Arménien conscient, fier de ses racines retrouvées. Mais il conserve les qualités d'organisation, les connaissances techniques, la pensée rationnelle de l'européen, toutes choses qui le distinguent du fatalisme des paysans arméniens. C'est là que se manifeste sa grandeur tragique. Semblable au *Lord Jim* de Conrad (1900), il se considère engagé envers une communauté et il ne peut faiblir, sous peine de l'anéantir, ni abolir la distance qui l'en sépare, d'où l'échec de sa relation amoureuse avec la sœur du pasteur, Iskouhi. « L'avenir entier dépendait de l'état d'âme et d'esprit du chef militaire suprême » [Werfel, 681]. Gabriel le ressent dans sa chair : il sacrifie sa maison de famille devenue quartier général des assiégeants ; sa femme, une parisienne superficielle, le trompe avec un journaliste ; la découverte de l'adultère l'humilie auprès des « siens » ; son fils unique est lynché. Il assume alors pleinement son statut christique : « et pourtant, il s'était résolu à charger sur ses épaules blessées un monde en feu, le Damlajik entier » [Werfel, 719].

Rejetant l'idée de retrouver la normalité, d'affronter quarantaine et camps de réfugiés, il s'abstient d'accompagner les survivants sur les navires alliés, et meurt dans l'anonymat, sur la montagne qu'il a si bien défendue. Jungk peut alors établir une autre filiation du héros : « Gabriel Bagradian est élu comme chef par les rebelles, il conduit le peuple sur la montagne de Moïse, et comme Moïse lui-même, son modèle biblique, c'est un étranger, un marginal dans son propre pays ; et il ne lui sera même pas donné d'atteindre la Terre Promise en même temps que son peuple »²⁹. Divers passages du roman appuient cette interprétation, notamment celui-ci, suivant de peu la 1^{ère} victoire des réfugiés : « Il ne les avait pas seulement emmenés hors de la terre d'exil, il les avait aussi défendus contre la mort dans le désert » [Werfel, 387]. Ainsi s'articule autour du Héros la mémoire de la défense du Musa Dagh.

Une montagne magique ?

Le Musa Dagh ou Mont de Moïse constitue un protagoniste essentiel du roman. Il s'agit de l'extrémité occidentale de l'Amanus, d'une hauteur de 800 à 1 300 m, tombant à pic dans la mer et dont l'étendue avoisine 15 km². Riche de nombreuses sources, elle sert d'estive aux troupeaux ; sur un de ses contreforts, se trouve le site antique de Séleucie de Piérie. Parcourue en tous sens par les Arméniens des sept villages, elle incarne pour eux un refuge traditionnel, comme le rappelle l'un d'eux. « Rappelez-vous donc les anciennes histoires où nous voyons que le Damlajik servit de refuge et d'abri aux enfants persécutés de l'Arménie » [Werfel, 246].

De fait, il existe deux types de réduits défensifs pour des communautés aux abois. Les nids d'aigles, très fortifiés du fait de leur site comme des travaux de leurs occupants, à l'exemple de Massada, Alamut, Montségur... d'une part, de l'autre, les forteresses improvisées, nées du désespoir, consolidées à la hâte, comme Saragosse (1808-1809), Alamo

²⁹

Peter Stephan Jungk, *Franz Werfel. Une vie de Prague à Hollywood*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 176.

(1836), ou le quartier des jardins (*Aikestan*) à Van³⁰ en 1915... Le Musa Dagħ relève de la première catégorie, protégé par son escarpement, les maquis recouvrant ses flancs, ainsi qu'un système de tranchées et de barricades.

Cette « *citadelle du vertige* » bénéficie également d'une réputation magique et semble, par elle-même, repousser les assauts des Turcs.

« Même la vie secrète de la montagne arménienne paraissait prendre part à cette cruelle extermination. Le maquis se faisait toujours plus haut, plus hargneux, plus inextricable. Les arbres s'enflaient méchamment. Des rameaux et des plantes grimpantes venaient fouetter le visage des fils du prophète ; des lianes s'entortillaient autour d'eux et les faisaient tomber » [Werfel, 543]

« Et les djinns arméniens du Musa Dagħ alliés aux saints de leur Église, Pierre, Paul et tous les autres, étaient venus en aide à leur peuple » [Werfel, 545].

« Ainsi le Musa Dagħ forgeait une cuirasse de flammes et de décombres incandescents pour ses enfants » [Werfel, 550].

Belle façon également de suggérer l'osmose entre le combattant irrégulier et son milieu d'action privilégié.

Par cette association intime avec la cause arménienne, le Musa Dagħ apparaît comme un espace spécifique dont les fonctions dépassent la seule défense, et dont le nom s'avère singulièrement symbolique. Les réfugiés y expérimentent une communauté utopique, selon une évolution notée par Bronislaw Baczko : « L'ailleurs de l'altérité sociale s'installe au centre même du champ des attentes ; il est de plus en plus conçu comme possibilité latente des expériences à faire »³¹. La collectivité s'organise, se soucie d'hygiène et de salubrité, partage les vivres et les tâches, délimite nettement les zones vouées à la défense, à l'habitat ou à la production (marais salants et installations de pêche, pâturages, terrains de cueillette et de chasse). Un service d'ordre est instauré, des jeux et des loisirs sont chargés de distraire les assiégés et de maintenir intacte leur cohésion.

Enfin, c'est un espace consacré, démarqué du chaos de la plaine par l'érection d'un autel, première tâche accomplie par les Arméniens, avant même les fortifications. Il reste cependant en contact, par de nombreux vecteurs, avec les sphères inférieures. Des sacs de terre ont été amenés du cimetière des villages, pour servir lors des funérailles ; de même pour les linéols brodés en possession des familles. Des catégories sociales remplissent également un rôle de liaison : enfants promus au rang d'éclaireurs et/ou de ravitailleurs, déserteurs venant se joindre aux assiégés, sorciers et pleureuses rôdant autour de la montagne, et messagers chargés d'avertir l'extérieur. L'ensemble concorde parfaitement avec la « *montagne cosmique* » définie par Mircea Eliade³², le haut lieu reliant la Terre et le Ciel, tout en plongeant ses racines dans les espaces inférieurs, inconnus et périlleux. D'ailleurs, un extrait du roman semble annoncer les réflexions du penseur roumain : « Au milieu de la cité se dressait l'autel [...] comme s'il eût été le centre et le nombril de l'univers » [Werfel, 414-415]. Ainsi, le Musa Dagħ est devenu une nouvelle Petite Arménie, véritable défi pour les autorités ottomanes, pressées d'en venir à bout.

Un duel aussi acharné qu'inégal

³⁰ Anahide Ter Minassian « Van, 1915 », *Guerres Mondiales et conflits contemporains*, 153, 1989, p. 35-59.

³¹ Bronislaw Baczko, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978, p. 409-410.

³² Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour* (1949), Paris, Gallimard, 1969, p. 24-30, et *Le sacré et le profane* (1957), Paris, Gallimard, 1965, p. 39-42, ainsi que Jean-Paul Roux, *Montagnes sacrées, montagnes mythiques*, Paris, Fayard, 1999.

En effet, autour de cette citadelle du vertige se déchaînent des forces maléfiques, apparemment écrasantes. Cette lutte acharnée emprunte deux formes différentes mais complémentaires, car elles traduisent à la fois le sursaut victorieux des Arméniens refusant la déportation, et la menace toujours plus palpable d'un écrasement inéluctable. Tout d'abord, l'énorme supériorité des Turcs, tant en hommes qu'en matériel, s'accompagne chez eux d'arrogance et d'une totale imprudence, notamment lors de leur première opération. Elle ne peut rien contre la ténacité des défenseurs. Depuis 1912 et la seconde guerre balkanique, les chrétiens étaient autorisés à accomplir leur service militaire : les réfugiés pouvaient probablement compter sur l'expérience de quelques vétérans. Surtout, les Turcs s'avérèrent incapables de déjouer les ruses des Arméniens. Ceux-ci connaissaient parfaitement le terrain, se montraient adroits au tir, et présentaient de bonnes dispositions pour la guérilla. Revit ainsi, répété à plusieurs reprises, le combat de David et de Goliath³³, un des mythes forts de la mentalité sémitique. Le meilleur exemple en est sans doute la prise nocturne de deux obusiers par une poignée de jeunes garçons.

Mais c'est aussi un siège étroit autour de la montagne, qu'établissent bientôt les forces militaires et paramilitaires turques. « Or, rien n'est plus propice à frapper les imaginations que les mythologies de sièges. Ils ont l'air de suspendre le déroulement des guerres de mouvement, de solenniser l'affrontement en prenant, depuis la guerre de Troie, tous les dieux à témoin, et apparaissent comme des moments plus intenses où le Destin hésite à choisir le vainqueur. [...] Le siège, c'est l'antichambre de la mort, la veillée funèbre chaque nuit recommencée. Mais c'est aussi l'attente d'une délivrance qui ne peut venir que d'ailleurs, en brisant le cercle ; c'est l'espoir de ne pas être seul dans l'adversité »³⁴. Dans la dernière partie du roman, en effet, Werfel excelle à décrire la sensation croissante de vide des assiégés et les effets de la faim et des épidémies parmi eux. Animosités et rancœurs s'exacerbent, favorisées par les poussées de fièvre et les délires obsessionnels.

Du bon usage des mythes ?

L'auteur entend perpétuer le souvenir d'une minorité qui a préféré « une mort d'hommes libres et indépendants » [Werfel, 454] à la déportation. D'où l'accord avec l'analyse de M. Ferro : « la vision que les Arméniens ont de leur histoire est simple, pure, avec des bons, des méchants, des traîtres et des courageux [...]. Elle a tendance ainsi à se constituer une histoire qui, par compensation, confine à la légende dorée »³⁵. L'œuvre de Werfel participe donc d'un devoir de mémoire, cristallisé lors du jour de recueillement du 24 avril pour les « enfants du Mussa Dag » (*Mussalerts*). De même que le souvenir de l'Exode est entretenu par les juifs grâce au pain azyme, une fête marquée par la consommation d'un grand ragoût de mouton, début septembre, rappelle aux Arméniens le Musa Dag, où cette viande était bientôt devenue la principale nourriture des réfugiés.

Le roman insiste également, autre élément de ressemblance avec le cas d'Israël, sur l'idée de châtement immanent pour les bourreaux. Ainsi l'épidémie de typhoïde ravageant la Mésopotamie et décimant les colonnes d'infanterie turques en 1915 est attribuée aux charniers arméniens [Werfel, 745] ; le choléra se diffusa également, selon les rapports du consul américain de Bagdad, Charles Brissel³⁶. De même, Lepsius a la soudaine prémonition des morts violentes de Talaat et d'Enver [Werfel, 640 et 642-643]. Les principaux organisateurs

³³ Claire Lalouette, *Sagesse sémitique, de l'Égypte ancienne à l'Islam*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 242-244.

³⁴ Marcel Oms, « Le mythe de Numance dans la Guerre d'Espagne », *La Guerre d'Espagne au cinéma, mythes et réalités*, Paris, Éditions du Cerf, 1986, p. 143-156, cité p. 143.

³⁵ Marc Ferro, « L'histoire, sauvegarde de l'identité nationale arménienne », *Comment on raconte l'histoire aux enfants*, Paris, Payot, 1992, p. 185 (1^{ère} édition 1981).

³⁶ Leslie A. Davies, *La province de la mort. Archives américaines concernant le génocide des Arméniens (1915)*, Yves Ternon (éd.), Bruxelles, Complexe, 1994, p. 241.

du génocide furent victimes de l'opération *Némésis*, de 1919 à 1922³⁷. La publicité donnée en Allemagne, où ils s'étaient réfugiés, aux exécutions de Talaat, du docteur Beaheddine Chakir, théoricien du Comité Union et Progrès, et de Djemal Azmi, a pu contribuer à éveiller l'intérêt de Werfel pour le drame arménien.

Cependant, je n'avais pas su percevoir, en 2001, la profonde sagacité de l'écrivain autrichien, contrairement à un historien de la littérature, spécialiste de la période de Weimar. Pour Michel Reffet³⁸, en effet, le roman n'est en rien épique : « dans leur combat sanglant, même les résistants perdent leur innocence, si tant est qu'ils l'aient possédée ». Ainsi, chaque figure mythique semble secréter son contraire : loin d'être renforcé par les épreuves subies, Gabriel Bagradian apparaît toujours plus désincarné et évanescent, jusqu'à son acte de renoncement final, quasi-suicidaire. Le refuge initialement édénique du Musa Dagh se convertit peu à peu en Enfer, en proie à la faim et à la maladie ; la luxuriance verte des maquis y laisse place à la désolation blanchâtre des cendres omniprésentes. Enfin, la communauté se délite et le sens du combat commun se perd, face aux intérêts particuliers (cupidité des petits propriétaires, individualisme des déserteurs, jalousies et inimitiés personnelles...). Au cours de sa laborieuse rédaction, Werfel a sans doute perçu la nature ambivalente des mythes et leur dévoiement politique, fruit de leur séduction irrationnelle comme de leur puissance mobilisatrice – que l'on songe, par exemple, à la collusion, longtemps occultée, d'Eliade avec les mouvements fascistes roumains³⁹ –, d'où le soin pris à leur dissolution et/ou retournement dans la dernière partie du roman...

3. Vision romanesque et/ou réalité ?

L'idée du roman, d'après Werfel, remonte à son voyage en Syrie de janvier - février 1930, et à la vision d'enfants arméniens rescapés, exploités dans une manufacture damascène de tapis ; peu après, en 1933, le spectacle de réfugiés d'Europe Centrale affluant au siège parisien de la Ligue des droits de l'Homme susciterait une véritable répulsion phobique envers les Juifs chez un autre homme de lettres, Lucien Rebatet⁴⁰... Jusqu'à la parution de son œuvre fin 1933, l'écrivain n'a cessé d'accumuler de la documentation, en particulier auprès de l'archevêque arménien de Vienne, Mesrop Habozian, et d'un survivant du Musa Dagh, le pasteur Katschazan, rencontré au couvent méchitariste de la capitale. Il s'est aussi adressé au comte Clauzel, ambassadeur de France en Autriche, et a également utilisé les services d'un journaliste, Milan Dubrovic, pour des recherches plus pointues à la Bibliothèque nationale autrichienne⁴¹.

Je confronterai sa version des événements avec les chroniques des réfugiés du *Livre Bleu*⁴², principalement le récit du pasteur Dikran Andréassian (devenu Aram Tomasian dans le roman). Lepsius n'évoque que très brièvement le Djebel Moussa⁴³, précisant toutefois le nombre des réfugiés, 4 058, dont 3 004 femmes et enfants (soit 74%). Concision similaire chez Toynbee : « Par exemple, il y a les 4 200 Arméniens, hommes, femmes et enfants, venus de Selefkeh, le port d'Antioche, que l'escadre de croiseurs français a débarqués à Port-Saïd, à la fin de septembre. Pendant sept semaines, ils avaient combattu dans les montagnes, vendant

³⁷ Jacques Dérogy, *L'opération Némésis*, Paris, Fayard, 1987.

³⁸ Michel Reffet, « Contestation politique et recherche des lecteurs dans le cas des *Quarante jours du Musa Dagh* de Franz Werfel », *Roman et Société*, PU de Valenciennes, 1983, p. 185-192, cité p. 190.

³⁹ Alexandra Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionesco : l'oubli du fascisme. Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, Paris, PUF, 2002 ; plus généralement, Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.

⁴⁰ Robert Belot, *Lucien Rebatet : un itinéraire fasciste*, Paris, Seuil, 1994, p. 151.

⁴¹ George Schultz-Behrend, « Sources and Background of Werfel's novel *Die Vierzie Tage des Musa Dagh* », *The Germanic Review*, 26-2, 1951, p. 111-123, et Jungk, *op. cit.*, p. 163-165 et 186.

⁴² *Livre bleu...*, *op. cit.*, doc. 59, 60 et 61, p. 445-460.

⁴³ Lepsius, *Rapport secret*, *op. cit.*, p. 156.

chèrement leur vie et luttant avec des fusils démodés et des munitions insuffisantes, acculés à la mer »⁴⁴. Plus récemment, l'ouvrage de Dadrian présente des caractéristiques comparables : il étudie en profondeur la genèse de l'autodéfense arménienne, depuis la révolte de Zeïtoun, mais il ne mentionne qu'indirectement le Musa Dagh.

Les archives du Quai d'Orsay⁴⁵ s'intéressent surtout au sort des rescapés en Égypte, 3 450, et à leur utilisation éventuelle pour « provoquer un soulèvement arménien en Cilicie » ou participer à une expédition alliée en Syrie. Le Service Historique de la Marine⁴⁶ conserve à Vincennes, parmi les dossiers relatifs à l'activité de la 3^{ème} escadre de Syrie, basée à Famagouste sous les ordres du vice-amiral Louis Dartige du Fournet (1856-1940), quelques documents portant sur l'évacuation des assiégés. Y participèrent cinq croiseurs cuirassés, hybrides et surclassés, *Guichen*, *Jeanne d'Arc*, *D'Estrées*, *Desaix* et *Amiral Charner*, ainsi que la *Foudre*, transformée en 1912 en transport d'hydravions. Les sources concernant la défense du Musa Dagh sont fragmentées et lacunaires, même en tenant compte des documents recueillis par A. Beylerian⁴⁷. Mais il faut y ajouter l'important fonds conservé au couvent méchitariste de *San Lazzaro degli Armeni*, à Venise (mentionné par Jungk), non traduit et que je n'ai pu consulter. Les archives turques envisagent l'événement comme une rébellion dirigée par les prêtres et les enseignants des comités politiques arméniens, en liaison étroite avec la flotte alliée⁴⁸.

Les villages arméniens proches du Musa Dagh, Yoghonoluk, Azir, Hadji Habibli, Wakef, Bitias, Kheder Beg et Keboussijé, sont paisibles au début de 1915, du fait de leur isolement, et relativement opulents. Leurs habitants s'occupent de cultures spéculatives, vigne, fruits destinés à être séchés, élevage de vers à soie et apiculture. Leur artisanat est également réputé : soie, dentelle, ébénisterie... L'ensemble se différencie de la polyculture vivrière des paysans ottomans, malgré la présence de troupeaux ovins et caprins, et recèle une considérable carence, l'absence de céréales, généralement achetées aux Turcs lors de la moisson. La plupart des jeunes gens ont acquitté une taxe, le *bédel*, pour échapper à la conscription. Les villages ne semblent pas autrement affectés par la guerre.

Des rumeurs alarmantes circulent cependant, espionnage, désertions, intrigues avec la flotte alliée, et Gabriel mûrit ses plans de défense. En fait, le témoignage du pasteur Andréassian permet d'affirmer que le personnage du Sauveur est imaginaire, même si on peut avancer l'hypothèse que Werfel s'est partiellement inspiré de Rouben (surnom de Minas Ter-Minassian), l'organisateur de la défense désespérée de Sassoun, entre juin et août 1915. Werfel pensait initialement nommer son héros Grigor Bagratian, selon Jungk. À cela près, Werfel suit le récit du pasteur de Zeïtoun, que la déportation a conduit à retourner, avec sa femme enceinte, à Yoghonoluk, son village natal. Il peut alors y confirmer la sinistre véracité des rumeurs, le 1^{er} juillet. Le 13, des affiches annoncent le bannissement, sous huit jours, de la population. Deux décomptes successifs permettent de mieux cerner cette dernière.

Tab. 2 : Les Arméniens du Musa Dagh avant et après leur défense

	Population des 7 villages avant la déportation [Werfel, 200]	Recensement des survivants à Port-Saïd ⁴⁹
Nourrissons (< 4 ans)	583	427

⁴⁴ Toynbee, *op. cit.*, p. 29.

⁴⁵ AMAE, Guerre 1914-1918, vol. 887, fol. 188, 190-196 bis, 219, 231, 233-240, 254.

⁴⁶ SHD-DMV, SS S : 1, 4-7, 9, 11-13.

⁴⁷ Arthur Beylerian, *Les Grandes Puissances, l'Empire Ottoman et les Arméniens dans les archives françaises (1914-1918)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1983, notamment les documents 70, 99, 103 et 113.

⁴⁸ Voir Azmi Süslü (et al.), *Armenians in the history of Turks*, Ankara, Rectorate of the Kars Kafkas University, 1995, p. 161-162 et 230-232.

⁴⁹ *Livre bleu*, *op. cit.*, doc. 59 (récit du pasteur Andréassian) p. 453. Je n'ai pu identifier la source de Werfel.

Fillettes (de 4 à 12 ans)*	579	508
Garçonnetts (de 4 à 14 ans)	823	628
Femmes (> 12 ans)**	2 074	1 441
Hommes (> 14 ans)	1 550	1 054
TOTAL	5 609	4 058

* De 4 à 14 ans dans le 2^e décompte.

** Au-delà de 14 ans dans le 2^e décompte.

La différence de 1 551 personnes ne représente pas les pertes du siège, et il ne saurait être question de comparer les deux registres, d'autant plus que le chiffre initial ne peut être vérifié. En outre, les calculs du nombre des survivants diffèrent : 4 058 constitue, en quelque sorte, l'hypothèse moyenne, entre le décompte effectué lors de l'embarquement (4 092), l'estimation du Quai d'Orsay⁵⁰, 3 450, et celle des autorités anglo-égyptiennes, 4 200. Il faut aussi tenir compte du fait que tous les habitants n'ont pas choisi la résistance. À Bitias, 60 familles selon Andréassian – 322 personnes au total pour Mgr. Thorgom, évêque de la communauté arménienne d'Égypte –, ont suivi leur pasteur Haroutioun Nokhoudian en déportation. Enfin, nuance négligeable, il y eut quelques naissances sur le Musa Dag, durant le siège : Werfel en rapporte 17. Tout cela explique l'incertitude régnant sur les pertes, dans une fourchette allant d'évaluations optimistes, 17 tués et 12 blessés ou 20 tués et 18 blessés, à celle de F. Werfel, dont je n'ai pu trouver l'origine, de 432 morts. Même si les témoignages des Arméniens de Port-Saïd ne sont que partiellement fiables, l'estimation de Werfel semble exagérée : le mémorial établi en 1932 sur la montagne durant le mandat français sur le Sandjak d'Alexandrette (1919-1939) ne mentionne que 18 Arméniens morts au combat⁵¹, dont les deux tiers, logiquement, étaient des hommes jeunes, entre 18 et 35 ans. Il en va sans doute de même pour les dommages infligés aux Ottomans, considérables mais imprécis pour Werfel⁵² et que les chefs arméniens établissent à plus de 200 tués et 600 blessés, peut-être pour impressionner leurs interlocuteurs français et en obtenir une aide matérielle conséquente⁵³. De façon prévisible, ils se réduisent à 8 tués, quelques blessés et un village rasé selon les historiens turcs⁵⁴...

Cette exagération est encore plus flagrante pour l'armement des assiégés. 50 fusils Mauser, 250 fusils Kara, distribués en 1908 par les Jeunes Turcs à leurs alliés arméniens, et soigneusement cachés depuis, en plus des quelques centaines de carabines à pierre, propriété des chasseurs, sont énumérés par Werfel. Les trois sources directes divergent, y compris sur la marque des armes modernes, Gras ou Martini. En fait, les Arméniens devaient disposer de 120 à 150 fusils modernes, soit, dans la meilleure hypothèse, moitié moins que le décompte de Werfel, et de 300 à 450 fusils et pistolets à pierre obsolètes et de faible portée. Les munitions étaient rationnées, même si les non-combattants fabriquaient des cartouches. Pourtant l'essentiel des armes et des munitions avait été pris à l'ennemi ; une fois, le butin fut de 7 mausers et 15 000 cartouches. Là encore, Werfel exagère l'ampleur des prises arméniennes et, de surcroît, il déforme délibérément une anecdote d'Andréassian. À l'exploit d'un jeune homme qui décima les artilleurs d'une pièce de montagne et contraignit l'officier à la replier et à cesser le tir, il substitue l'attaque d'un commando de garçonnetts s'emparant de deux obusiers de 100 mm après avoir tué les sentinelles. Liée à la légende des Bagradian, le

⁵⁰ AMAE, Guerre 1914-1918, vol. 887, fol. 188.

⁵¹ <http://www.mousaler.com>, liste nominative des « martyrs » du Musa Dag.

⁵² Par exemple, « le kaimakam [administrateur de district], profondément troublé par le nombre énorme des morts du côté turc » [Werfel, 534].

⁵³ Rapport de l'interprète Tekéian du 10/09/1915, reproduit par Georges Kévorkian, *La flotte française au secours des Arméniens en 1909 et 1915 : les escadres des amiraux Pivet et Darrieus au Levant*, Rennes, Marines éditions, 2008, p. 79

⁵⁴ *Armenians in the history of Turks*, op. cit., p. 162.

fils dirigeant l'attaque et le père seul à savoir manier les canons, elle doit être envisagée comme une variation du mythe de David et Goliath.

En revanche, l'auteur autrichien a rigoureusement suivi les chroniqueurs du siège pour la description de l'organisation défensive et la division des combattants en tirailleurs, réservistes, éclaireurs et messagers. Seule différence, elle n'est pas le produit d'un demiurge (Bagradian), mais d'une décision démocratique détaillée par Andréassian. Il y eut élection d'un comité de défense qui devait comprendre, outre le pasteur, les notables présents sur la montagne : cinq prêtres, trois instituteurs, les maires des villages et sans doute quelques vétérans... D'après les documents collectés par Beylerian, deux personnalités émergeaient, Abraham Kaloustian, prêtre de Yoghonoluk (Ter Haigasoun dans le roman) et Pierre Dimlakian ou Demlakian, dont nous savons qu'il était jeune et instruit, puisque francophone⁵⁵.

Autre problème posé par le caractère romanesque de l'œuvre de Werfel, la chronologie à reconstruire, puis vérifier. Le calendrier de Werfel mentionne :

- 31 juillet : exode et installation sur le Musa Dagh
- 4 août : 1^{ère} attaque turque, conçue comme une simple opération de police, et facilement repoussée.
- 14 août : 2^{ème} attaque turque, cette fois planifiée, avec préparation d'artillerie. Échec.
- 23 août : 3^{ème} attaque turque, avec 5 000 hommes, entre soldats de la garnison d'Antioche, policiers, irréguliers et paysans armés. Difficile victoire des Arméniens.
- 25 août : départ des messagers
- 4 au 8 septembre : préparatifs turcs pour un assaut général, avec artillerie de montagne et mitrailleuses / début de la famine pour les civils du Musa Dagh.
- 8 septembre (40^e jour) : rébellion des déserteurs / incendie du camp / implantation des Turcs sur le Musa Dagh.
- 9 septembre : 4^{ème} attaque, décisive, brisée par l'intervention de l'escadre française.

Cette chronologie traduit un choix délibéré, ignorer le récit d'Andréassian, pourtant le plus direct et le plus fidèle, qui situe la 1^{ère} attaque le 21 juillet et l'installation des Arméniens sur la montagne au moins deux jours avant. Le pasteur concluait sa relation ainsi : « Après les premières menaces des Turcs, le 13 juillet, nous avons eu huit jours de pourparlers et de préparatifs ; nous nous étions défendus sur la montagne de Moussa Dagh pendant cinquante trois jours [c'est moi qui souligne] et nous arrivâmes à Port-Saïd après un voyage de deux jours »⁵⁶. Le calendrier de Werfel correspond davantage à la datation brève, début août-10 septembre, de Mgr. Thorgom, sauf pour les combats qui eurent lieu, selon cette dernière, les 8, 12, 16 et 17 août et le 7 septembre. Comment expliquer l'option cette fois minimale de l'écrivain autrichien ? La seule réponse possible tient à la priorité accordée par Werfel au chiffre 40, mentionné dès le titre.

Or, ce chiffre falsifié ne peut constituer qu'un symbole lié à la tradition biblique de numérologie. Car il évoque un temps d'épreuve, de maturation nécessaire pour tremper sa foi et se soumettre à la volonté divine, dans un milieu dur, hostile, une étape obligée vers la délivrance⁵⁷. Werfel, malgré une éducation religieuse juive peu poussée, était cependant devenu un lecteur passionné de la Bible. Le procédé est d'autant plus efficace que le siège est baigné d'une ambiance millénariste. La communauté s'installe dans l'attente des secours, comme le montre Werfel à partir de détails avérés, l'emploi d'un immense drapeau blanc

⁵⁵ Beylerian, *Les Grandes Puissances...*, op. cit., p. 109 et 122.

⁵⁶ *Livre bleu*, op. cit., doc. 59, p. 453.

⁵⁷ Le jeûne de 40 jours effectué par Moïse avant l'escalade du Mont Sinaï, *Deutéronome*, 9, 9-18, ou du prophète Elie, *1^{er} Livre des Rois*, 19, 8, en plus des épisodes du Déluge et du séjour des Hébreux dans le désert avant d'entrer dans la Terre Promise ; dans le Nouveau Testament, les tentations du Christ, *Mathieu*, 4, 1-11, ou la préparation des Apôtres à la Pentecôte, *Actes des Apôtres*, 1, 3.

frappé d'une croix rouge, l'envoi de messagers auprès des consuls allemand (Rössler) et américain (Jackson) d'Alexandrette...

Espoir et angoisse eschatologiques sont étroitement mêlés. Werfel fait de la pluie du premier jour, qui effectivement réduisit en bouillie une grande part des réserves de pain des réfugiés, une manifestation de la punition divine. De même avec l'incendie, imaginaire, du camp par les déserteurs révoltés. En fait, il ne fut allumé qu'au terme de l'évacuation et répondait à la volonté des combattants arméniens de ne pas laisser le moindre trophée aux Turcs⁵⁸. L'écrivain n'en fait pas moins une *felix culpa*, les croyants en proie au doute découvrant que c'était la fumée dégagée qui avait attiré l'escadre alliée et entraîné son intervention « miraculeuse » [Werfel, 887]. D'où la description rapide du sauvetage, qui dura en réalité deux jours (les 12 et 13 septembre)⁵⁹, après un premier contact avec le *Guichen* survenu le 8 et le bombardement naval des installations militaires de Kabousi, Kablaki et Suedieh (dépôts de munitions, caserne et station de télégraphe), pour mieux rendre manifeste la rédemption des survivants et l'intervention miraculeuse des secours.

Exagération épique, déformation symbolique, extrapolations sont donc les procédés utilisés par Werfel afin de dynamiser son récit, témoigner de la réalité effroyable du drame subi par la communauté arménienne et en perpétuer le souvenir. Comme il l'affirma à un survivant, qui lui reprochait divers accommodements avec la réalité, « [son] but [n'était] pas la restitution historique absolument exacte de ce qui est arrivé, mais la création d'un ouvrage épique »⁶⁰. Et c'est bien ainsi que les Arméniens le comprirent.

4. Le roman historique aux prises avec l'actualité

Les quarante jours du Musa Dagh mérite pleinement d'être placé au premier rang des romans historiques. En effet, l'ouvrage ne se borne pas à ressusciter des événements passés, mais les retraduit en fonction des besoins et des exigences du présent⁶¹. Werfel ne recherche ni l'évasion exotique, ni l'érudition comme une fin en soi, à l'instar du Flaubert de *Salammô* (1862), ni même la quête de racines réelles ou inventées dans une période fertile en revendications nationalistes. À l'instar de ses contemporains Lion Feuchtwanger et Vladimir Bartol⁶², mais en s'inscrivant de façon délibérée dans la contemporanéité, il attribue au roman historique une valeur de parabole, voire d'exorcisme. Cela s'inscrivait dans sa conscience du Temps, déjà présente dans les remarques préliminaires de sa traduction actualisée des *Troyennes*, en 1913 : « l'histoire humaine est cyclique et passe aujourd'hui de nouveau par ce point d'où est issue la pièce d'Euripide »⁶³.

Ainsi, la fin du roman, à travers la dégradation et la destruction de la communauté utopique des Arméniens, évoque en filigrane l'agonie de la République de Weimar, livrée à la

⁵⁸ Selon le récit d'un officier de l'escadre française, publié dans la *Gazette de Lausanne* du 08/11/1915, cité par Annick Asso, *Le cantique des larmes. Arménie, 1915. Paroles de rescapés du génocide*, Paris, La Table Ronde, 2005, p. 232-233.

⁵⁹ Ainsi l'embarquement des réfugiés (1 941 en tout) sur le *Guichen* commença le 12 septembre à 16 h. pour s'achever le lendemain matin vers 7 h. 15, selon le journal de bord. Source : SHD-DMV, SS Y 261. Sur l'opération de sauvetage, voir Kévorkian, *La flotte française au secours...*, op. cit., p. 81-89.

⁶⁰ Cité par Jungk, op. cit., p. 187.

⁶¹ Je rejoins là les analyses de Pierre Sorlin, « Clio à l'écran, ou l'historien dans le noir », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 4-6, 1974, p. 252-278. Voir également M. Vanoosthuyse, « L'histoire dans le roman : à partir du roman historique antinazi » in *Nazisme et antinazisme dans la littérature et l'art allemand (1920-1945)*, André Combes, Michel Vanoosthuyse et Isabelle Vodoz (éd.), PU de Lille, 1986, p. 131-141.

⁶² Le premier en évoquant diverses flambées d'antisémitisme, sous Néron comme à l'époque moderne, le second par une analyse implacable des rouages du totalitarisme, à travers l'exemple des Assassins, dans *Alamut* (1938).

⁶³ Cité par Jungk, op. cit., p. 51.

crise, à la faillite des classes dirigeantes et à l'essor des solutions extrémistes et démagogiques.

« Lorsque quelqu'un est hanté par une idée fixe, il a par ce fait même le pouvoir de la transmettre à d'autres et aussi à des assemblées considérables. C'est là que réside la force d'influence des meneurs politiques, lesquels possèdent tout simplement un choix restreint de phrases et une conviction démoniaque dans la voix » [Werfel, 726-727].

Le personnage en question est l'instituteur Oskanian, un homme aigri et bon connaisseur de la psychologie des masses : « un raisonnement vigoureux exige des efforts et c'est précisément une chose que personne n'aime faire. Mais si l'on arrive à rendre méprisable son adversaire, cela éveille dans une assemblée des sentiments de joie satisfaisants, et ce sont ces sentiments - là qui constituent l'essentiel du succès » [Werfel, 729]. Instigateur de la fronde contre le comité de défense, de la révolte des déserteurs, responsable de l'abandon d'un poste stratégique aux Ottomans puis du pillage et de l'incendie du camp, il finit par se suicider. Son évolution psychologique mérite d'être soulignée : faux intellectuel, faux héros et soldat fanfaron, pitoyable « chef charismatique » réduit à prêcher le suicide à une poignée d'adeptes... Comme Feuchtwanger en 1936 avec le potier TERENCE, éphémère *faux Néron*, Werfel emploie ici une copie, détournée par le grotesque, de l'expérience contemporaine.

Mais au-delà de cette représentation caricaturale, peut-être inefficace, voire nuisible, du dictateur, c'est aussi l'occasion d'une réflexion historique sur la crise allemande.

« En effet, la même foule qui en des temps ordinaires, sait dépister les fausses valeurs et ne se laisse pas leurrer par des mots creux, peut parfaitement devenir leur victime à certains moments catastrophiques. Dans ces cas-là, ce sont les termes les plus vagues, les plus flous, qui produisent le plus d'effet. Le mot "trahison" était justement l'un de ceux-ci » [Werfel, 736].

L'allusion à l'exploitation forcée du « coup de poignard dans le dos » de 1918, thème privilégié de la propagande hitlérienne, apparaît évidente. Il est fort possible que l'incendie catastrophique du camp renvoie pour l'Autrichien – et ses lecteurs – à celui du Reichstag (survenu dans la nuit du 27 au 28 février 1933), tout aussi désastreux pour l'Allemagne.

De fait, diverses critiques transparentes des thèses nazies parsèment le roman. Même non exhaustif, le florilège suivant l'atteste. Derrière les voiles de tel ou tel idéal politique, Werfel pointe ainsi la « tendance innée et indéracinable chez l'homme que d'exercer impitoyablement, toutes les fois qu'il le peut, son éternel besoin de se faire valoir aux dépens des faibles, des pauvres, des infirmes, voire des étrangers » [Werfel, 561]. Il dénonce également, à demi-mot, la déformation/récupération officielle de la pensée nietzschéenne comme « éthique de la cruauté » [Werfel, 610] opérée grâce aux bons offices d'Elizabeth Förster-Nietzsche et de divers philosophes sympathisants du parti nazi, qui en occultèrent la virulente dénonciation du racisme et de l'antisémitisme. De même, le constat des origines macédoniennes, donc fortement mêlées, de la plupart des leaders du Comité Union et Progrès, chantres de la pureté raciale ottomane, s'accompagne, de la part de Lepsius, d'une remarque caustique, de portée plus générale : « Les seuls gens qui se réclament de leur race sont généralement ceux qui auraient besoin de quelque chose d'analogue » [Werfel, 619]...

Enfin, le débat opposant Lepsius à Enver, transposition des rencontres de l'ambassadeur américain Morgenthau avec Talaat et Enver, s'inspire formellement du *Dialogue des Méliens*⁶⁴ chez un écrivain féru de l'Antiquité classique. Il est, pour l'essentiel, axé sur la dénonciation de toute ségrégation à l'intérieur d'un État⁶⁵. Son actualité est rendue

⁶⁴ Thucydide, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, V, § 89-111.

⁶⁵ Henri Morgenthau, *Mémoires*, Paris, Payot, 1919, p. 291-300.

manifeste par un argument d'Enver : l'Allemagne en guerre ne pourrait-elle pas éliminer son ennemi intérieur, les Juifs, et il qualifie au passage les Arméniens de « *microbe de la peste* » [Werfel, 170], métaphore bactériologique propre aux théories racistes... La réaction indignée de Lepsius illustre les sentiments humanistes de Werfel. D'ailleurs, ce dernier fit des lectures publiques de ce chapitre dans plusieurs grandes villes allemandes courant 1932, en particulier à Berlin et à Breslau, au moment d'une violente manifestation nazie. Hitler parvint légalement au pouvoir le 30 janvier, et les premières mesures antisémites ne tardèrent pas. Dès le 1^{er} avril 1933, un boycott généralisé des magasins juifs avait été tenté, et le 7, la première loi aryenne écartait les juifs de la fonction publique, de l'Université, des professions libérales, des médias. Plusieurs livres de Werfel furent brûlés lors de l'autodafé du 10 mai 1933. *Les Quarante jours du Musa Dagh* subirent le déchaînement de la presse officielle et le livre fut saisi et interdit en Allemagne, au début de février 1934, au motif que son contenu « pouvait menacer la sécurité et l'ordre public »⁶⁶.

On mesure la lucidité et le courage de Werfel qui devra, devant la réalisation de ce qu'il avait si violemment dénoncé, fuir l'Autriche annexée, s'expatrier en France, puis gagner les États-Unis en 1940, par la filière du quaker Varian Fry⁶⁷. Dans une lettre à ses parents du 24 mars 1933, l'auteur reconnut que son manuscrit « avait pris [...] à cause des événements une actualité symbolique : oppression, extermination des minorités par le nationalisme »⁶⁸. « Werfel lui avait confié [à un ami viennois de Dadrian] que la raison principale pour laquelle il avait écrit ce roman était la nécessité de signaler au reste du monde, et en particulier aux Juifs, l'effroyable augure que représentait l'extermination des Arméniens »⁶⁹. Jungk nuance certes l'engagement de Werfel, en révélant que, par tactique, persuasion de la faiblesse du nouveau gouvernement ou aveuglement, il a prêté serment, le 19 mars 1933, à l'Académie de poésie de Berlin, déjà noyauté par les nazis. Sa femme Alma, la veuve de Malher, affichait volontiers des convictions antisémites et éprouvait une certaine fascination pour les régimes totalitaires... Reste que cette oeuvre fait honneur au talent littéraire de Werfel, et à ses prises de position explicites tant en faveur de la cause arménienne (alors bien oubliée en Europe, comme le soulignera encore Hitler au moment d'attaquer la Pologne...) que contre le régime nazi. Plusieurs études signalent d'ailleurs le fort impact qu'elle eut sur la jeunesse juive des années trente et quarante⁷⁰.

Conclusion :

Cette grande fresque impressionniste dépasse donc le récit purement historique, en lui insufflant une âme. Ses héros sont profondément humains dans leur grandeur comme dans leurs faiblesses, et jamais des stéréotypes asservis à la démonstration d'une thèse. L'intérêt de l'oeuvre littéraire réside dans cette osmose poétique entre personnages majoritairement fictifs (mais pour certains inspirés de connaissances de l'auteur) et phénomènes politiques. Werfel parvient à restituer le « *tremblement de la vie* » recherché par E. Le Roy Ladurie⁷¹, dans la mesure, par exemple, où la structure mythique du roman reproduit assez fidèlement les modes de penser arméniens.

⁶⁶ Jungk, *op. cit.*, p. 186.

⁶⁷ Varian Fry, *La liste noire* (1945), Paris, Plon, 1999, p. 17-20 et 70 et suiv.

⁶⁸ Lettre citée par Jungk, *op. cit.*, p. 180.

⁶⁹ Dadrian, *op. cit.*, p. 22-23.

⁷⁰ Raya Cohen, « Le génocide arménien dans la mémoire collective juive », *Cahiers du judaïsme*, 3, 1998, p. 112-122 ; Yair Auron, « *The Forty Days of Musa Dagh*. Its impact on Jewish Youth in Palestine and Europe », *Remembrance and Denial*, Richard G. Hovannisian (éd.), Detroit, Wayne State University Press, 1998, p. 147-164.

⁷¹ Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324* (1975), Paris, Gallimard, 1982, p. 625.

Certes, se présente alors le risque, souligné – mais en s’inspirant uniquement d’historiens turcs ou proches des thèses négationnistes – par G. Veinstein⁷², d’en faire « une scène mythologique, un assaut des forces du mal contre les forces du bien, hors de tout temps et de tout espace ». Chez Werfel, les deux tendances sont présentes et s’équilibrent ; l’élaboration mythique, autour des figures du Sauveur, de la Montagne et du Duel inégal, ne s’exerce généralement pas aux dépens du contexte. Surtout, l’intention proclamée d’écrire une épopée n’empêche pas, *in fine*, la remise en cause des principes du genre, à commencer par le manichéisme...

Werfel entendait entretenir la mémoire du premier génocide du XX^e siècle. Insistons sur ce mot, car sa perspective cyclique de l’histoire n’empêcha pas sa prise de conscience de la radicale nouveauté de l’événement dont il analysa minutieusement le processus. Par-là, il s’inscrivait aussi en faux contre l’oubli délibéré environnant les « événements de 1915 » en Europe, suite à la création de l’État kémaliste : « Le silence aurait été un second génocide, comme une preuve que le peuple exterminé avait non seulement été détruit mais qu’il n’avait plus droit à la parole »⁷³. Cet engagement lui valut de figurer, en 1998, dans le *Mur de la Mémoire* récemment ajouté au mémorial commémoratif de Dzidzernagapert, inauguré à Erevan en 1967, sur le modèle probable de Yad Vashem⁷⁴. Simultanément, en introduisant divers éléments d’identification avec la situation allemande, il portait un regard lucide sur l’agonie de la république de Weimar et les débuts au pouvoir d’Hitler. La fin du roman constitue à cet égard une allégorie transparente ; l’instituteur Oskanian est une parodie de Sauveur et aurait pu servir de modèle au *Dictateur* de Chaplin. Surtout, il met à jour le principe fondateur du national-socialisme, sa conception raciale de la Nation, et en dénonce l’antisémitisme obsessionnel. Le roman nous semble donc, dans son âpreté, sa cruauté même, prémonitoire...

Comment expliquer cette dimension visionnaire chez Franz Werfel ? Sans doute, sa profonde compassion pour un peuple apatride s’associait chez lui à une réflexion identitaire. Son constat des ravages du « nationalisme intégral » sur un Empire composite sur le plan ethnique et religieux s’inspirait d’analogies évidentes avec la situation de l’Autriche-Hongrie, voire de la Russie, à l’orée du XX^e siècle [Werfel, 474-475]. Il retrouvait ainsi l’atmosphère fébrile et féconde de la *Mitteleuropa*, en proie aux pogroms et aux campagnes antisémites (notamment les troubles de décembre 1897 à Prague), comme à un bouillonnement intellectuel et artistique. Il en emprunta la richesse des symboles et des mythes, la capacité d’introspection et la subtilité de l’analyse de la modernité. Intuition il y eut sans conteste, mais constamment et laborieusement modelée, au long cours d’une rédaction qui s’étala sur onze mois (de juillet 1932 à mai 1933) et nécessita huit à dix heures de travail quotidien, puisqu’il ne fallut pas moins de quatre versions avant que le roman trouve sa forme définitive.

« La parole du passé est toujours parole d’oracle. Vous ne l’entendrez que si vous êtes les constructeurs de l’avenir et les interprètes du présent »⁷⁵.

Jean-Marc Lafon,
CRISES, Montpellier III

⁷² Gilles Veinstein, « Trois questions sur un massacre », *L’Histoire*, 187, 1995, p. 41.

⁷³ Asso, *Le cantique des larmes...*, *op. cit.*, p. 18.

⁷⁴ Taline Ter Minassian, « Le monument commémoratif de Dzidzernagapert à Erevan : l’invention d’un “haut lieu” de 1967 à nos jours », in *Commémorer les victimes en Europe, XVI^e – XXI^e siècles*, David El Kenz & François-Xavier Nérard (éd.), Seyssel, Champ Vallon, 2011, p. 145-162.

⁷⁵ Nietzsche, *Seconde Considération intempestive* (1874), I, 6, p. 131 dans l’édition Flammarion de 1988.

Abréviations

AMAE : Archives du Ministère des Affaires étrangères (La Courneuve)

SHD-DM : Service Historique de la Défense, département Marine (Vincennes)